



HAL
open science

Qu'était-ce qu'écrire des encyclopédies en Chine ?

Florence Bretelle-Establet, Karine Chemla

► **To cite this version:**

Florence Bretelle-Establet, Karine Chemla. Qu'était-ce qu'écrire des encyclopédies en Chine? . Extrême-Orient Extrême-Occident, 2007, Qu'était-ce qu'écrire une encyclopédie en Chine?, Hors série, pp. 7-18. hal-01505452

HAL Id: hal-01505452

<https://hal.science/hal-01505452>

Submitted on 11 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qu'était-ce qu'écrire une encyclopédie en Chine ?

In: Extrême-Orient, Extrême-Occident. 2007, N°1, pp. 7-18.

Citer ce document / Cite this document :

Bretelle-Establet Florence, Chemla Karine. Qu'était-ce qu'écrire une encyclopédie en Chine ?. In: Extrême-Orient, Extrême-Occident. 2007, N°1, pp. 7-18.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/oroc_0754-5010_2007_hos_1_1_1066

Qu'était-ce qu'écrire une encyclopédie en Chine ?

Florence Bretelle-Establet et Karine Chemla

Former un « corpus » constitue, comme on le sait, l'acte essentiel qui fonde en méthode le travail de l'historien. De quelles opérations élémentaires l'institution de tels corpus a-t-elle été dans le passé, ou est-elle aujourd'hui, le fruit ? Telle est la question qui fut à l'origine de l'intérêt pour les « encyclopédies » chinoises dont ce volume procède¹. En effet, comme une première réflexion l'a rapidement montré, l'un des gestes cruciaux par lesquels le savant ou le chercheur compose un corpus consiste à prélever des éléments textuels au sein de collections formées naguère par les acteurs, qu'elles soient bibliothèques, musées, archives, encyclopédies ou autres types de compilations de textes. Il s'avère donc nécessaire, pour analyser ce geste, de prendre dans un premier temps ces collections comme objets d'étude et d'étudier les logiques qui président à leur formation. Seul un tel programme, nous est-il apparu, est à même d'éclairer l'opération courante qui extrait de ces collections des fragments pour les recomposer selon d'autres logiques.

Les ouvrages qu'on a régulièrement désignés par le vocable d'« encyclopédies chinoises » fournissaient un terrain propice pour déployer cette problématique. L'histoire de Chine abonde en livres faits de citations ou de fragments de textes, organisés selon des schémas de classifications stables, voire d'ouvrages réunissant, telles de véritables bibliothèques, des collections d'écrits. Si les historiens exploitèrent abondamment ces collections dans le passé, ce fut moins pour leur intérêt intrinsèque que comme source où puiser le matériau d'autres enquêtes. Ces ouvrages nous ont par exemple conservé, ne serait-ce qu'à l'état fragmentaire, des livres qui, n'étaient ces témoignages, auraient aujourd'hui totalement disparu. Ils ont donc régulièrement servi de mine d'où extraire des fragments à l'aide desquels on s'est employé à reconstituer des œuvres aujourd'hui perdues. Dans un autre registre, lorsque aucun écrit à part entière ou aucune institution spécifique n'attestait l'existence de certaines disciplines en tant que telles en Chine ancienne, on a

cherché à collecter dans ces œuvres les documents qui permettraient de conter une histoire. C'est ainsi, comme l'a montré Fu Daiwie, qu'on put former une histoire de l'optique en Chine².

Aussi divers que ces emplois aient pu être, ils ont en commun de lire ces encyclopédies par bouts et d'opérer par extraction. Que peut gagner l'historien à considérer, par contraste, ces ouvrages en tant que tels ? Telle est la préoccupation qui anime le recueil d'articles que le lecteur a entre les mains. C'est en particulier dans cette perspective que nous nous y sommes demandé de quels actes d'écriture, de quelles institutions pareils livres étaient le produit ; quelles furent au cours du temps les modalités de leur mise en texte ; quelles furent les forces à l'œuvre dans leur constitution et comment ils héritèrent les uns des autres ; à quels types de projet ils répondaient et comment ils faisaient sens aux yeux de leurs auteurs comme de leurs utilisateurs ; quels en furent enfin les usages, les fonctions, les circulations.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans les pages d'*Extrême-Orient, Extrême-Occident*, d'aborder ces questions à propos d'une autre catégorie d'ouvrages qui partage, avec celle que nous avons ici en vue, la propriété d'être constituée de pièces : *L'Anthologie poétique en Chine et au Japon*³. Et l'on pourrait envisager de poursuivre systématiquement la recherche dans un même esprit sur d'autres types d'écrits eux aussi composés de morceaux – qu'on songe, par exemple, aux dictionnaires –, tant il est vrai que, par comparaison avec la rédaction continue, ces formes d'écritures demeurent sous-étudiées. Cette remarque souligne, s'il en était besoin, la variété des genres d'ouvrages constitués par fragments dont nous avons l'expérience. Elle nous conduit immédiatement à une première question, fondamentale pour notre propos : comment caractériser, au sein de cet ensemble, les ouvrages sur lesquels porte notre enquête ici ? À quoi renvoie le terme « encyclopédie » que nous avons retenu ?

Il nous faut d'entrée de jeu dissiper l'illusion que nous pourrions identifier de façon tranchée un genre, qui serait de surcroît stable au fil des siècles. Le problème, insistons-y, n'est pas propre à l'emploi du terme pour les traditions non occidentales. Comme le rappelle en effet ici Ann Blair, le mot « encyclopédie » date du début du XVI^e siècle, et il fut mis en circulation par des humanistes qui, s'appuyant sur une étymologie erronée, croyaient saisir avec lui la notion de « cercle des sciences » et valoriser ainsi l'unité du savoir. C'est l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1751-75) qui fixe le sens moderne du terme, en fournissant l'exemple d'un ouvrage en plusieurs volumes composés d'articles rédigés à plusieurs mains et organisés alphabétiquement. Cependant, le terme a désigné une grande variété de textes

depuis le XVI^e siècle, et les médiévistes l'emploient aujourd'hui par convention pour renvoyer à un corpus déterminé d'ouvrages. Ainsi, au nombre des «encyclopédies» produites en Europe qu'on étudie, se côtoient des écrits auxquels les acteurs renvoient par ce terme, en lui conférant des sens différents selon les époques, et des ouvrages que les historiens rangent de façon rétrospective sous cette rubrique.

On conçoit donc aisément que l'utilisation du terme «encyclopédie» pour traduire un genre littéraire ou une catégorie bibliographique dans la tradition intellectuelle chinoise n'est pas sans poser des problèmes, qui vont de fait se trouver redoublés. C'est pourtant le terme généralement employé depuis le XIX^e siècle pour traduire un genre identifié par les bibliographes chinois, à partir de la dynastie des Tang, sous l'appellation *leishu* «écrits classés par catégories» et dont la définition minimale serait un livre réunissant un ensemble de connaissances classées par catégories et composé d'extraits de textes préexistants⁴. Aussitôt cette définition avancée, ses insuffisances se manifestent : comme le souligne Jean-Pierre Drège, si ce terme, forgé bien après l'émergence des premiers ouvrages composés de cette façon, paraît désigner dans la tradition littéraire chinoise un genre en soi, de fait les écrits regroupés sous cette rubrique dans les successives bibliographies impériales et la place que le genre a occupée dans la supra classification en quatre classes des textes (*sibu*) trahissent combien, tout comme le terme «encyclopédie», celui de *leishu* manque à délimiter dans l'histoire chinoise un ensemble de textes aux frontières stables et déterminées. Il suffit pour s'en convaincre de prêter attention à l'embarras qu'expriment régulièrement à ce sujet les bibliographes chargés d'établir les catalogues des bibliothèques impériales.

Pas plus qu'aux catégories textuelles occidentales, nous ne pouvons nous en remettre aveuglément aux catégories mouvantes des bibliographies chinoises pour définir précisément notre objet. C'est pourquoi ce volume prend le parti de s'intéresser plus largement à l'entreprise qui consiste, depuis le III^e siècle en Chine, à produire un nouveau texte à partir d'extraits ou de textes entiers préexistants, dans la perspective de rassembler, en un seul livre, des savoirs étendus. Nous retiendrons celles de ces œuvres qui partagent l'ambition de couvrir d'une manière ou d'une autre une totalité dans l'ordre du savoir – qu'elle porte sur un domaine donné ou ait vocation d'universalité – et qui, pour reprendre la suggestion d'Ann Blair avec toutes les nuances qu'elle lui apporte, se prêtent à une forme de lecture de consultation.

Illustrons ce mode d'écriture par une évocation de la première encyclopédie à nous être parvenue dans sa presque totalité, les *Notes des livres de la salle du Nord* (*Beitang shuchao*), qui date du VII^e siècle et que J.-P. Drège décrit ci-après – force est en effet de convenir qu'on ne connaît

pas très bien ni la structure ni la fonction de ces textes avant cette date. L'ouvrage en question se compose d'un nombre de sections au volume variable et traitant de thèmes divers, allant des princes et des empereurs au vin ou au mobilier. Chacune de ces sections est ensuite subdivisée en sous-sections, qui se composent d'entrées marquées par des locutions, elles-mêmes suivies d'un nombre plus ou moins important d'extraits d'écrits originaux, provenant des histoires dynastiques, des classiques, des commentaires ou d'encyclopédies plus anciennes, que l'auteur cite et parfois explicite. C'est par leur juxtaposition que les citations traitent l'ensemble des affaires officielles – pour autant qu'on puisse juger des domaines couverts par un ouvrage dont seule une partie a été conservée.

De fait, par la suite, ce modèle d'écriture, qui, comme le soulignent J.-P. Drège et Ann Blair, s'apparenterait donc plus à l'anthologie ou au florilège qu'à l'encyclopédie dans le sens moderne du terme, connaîtra en Chine un grand succès. Commissions impériales, officiels en poste, professeurs privés adoptent successivement ce format d'écriture qui contribuera à préserver de l'oubli les textes antérieurs. Après un premier article (J.-P. Drège) offrant un panorama général sur le genre «encyclopédique» dans l'histoire chinoise, le lecteur pourra suivre cette migration de milieu en milieu, au fil de trois contributions, par Johannes Kurz, Hilde De Weerd et Benjamin Elman respectivement, qui parcourent la période qui s'étend des débuts de la dynastie Song à la dynastie Ming, tout en mettant en lumière continuités et discontinuités au sein de ce genre d'entreprise littéraire.

En contrepoint, deux articles viennent, par des éclairages obliques, révéler des enjeux fondamentaux qui se jouent dans ces types de textes et qui apparaissent dès lors qu'on les aborde en tant que tels. D'une part, en mettant en évidence la continuité entre les catégories des projets encyclopédiques impériaux et les rubriques sous lesquelles les lettrés des Song classent leurs notes lorsqu'ils composent leurs *biji* ou «Notes au fil du pinceau», Fu Daiwie montre l'impact de cette pratique intellectuelle du travail par catégories sur l'organisation mentale du monde de ces fonctionnaires sélectionnés sur la base de leurs mérites par le filtre du système d'examens. D'autre part, en prêtant attention aux modifications qui affectent au fil des rééditions la mise en texte d'un livre constitué d'une collection d'ouvrages, Chu Pingyi met au jour comment ce mode d'écriture qui œuvre en compilant extraits ou textes entiers dans un ensemble plus large peut imprimer au texte cité des significations politiques variées.

Il s'agit là plus généralement de deux problématiques clefs dans l'étude de pareils ouvrages dont la composition reflète comme en Occident, pour reprendre les mots de Roger Chartier, «cette double inquiétude des sociétés

qui, tout à la fois, redoutent la perte de l'écrit et sa prolifération». Nous reviendrons ci-dessous sur la manière dont les autres contributions permettent de les approfondir. Il nous sera cependant utile de nous pencher dans un premier temps sur les objectifs qui animent ces entreprises, selon les milieux qui les produisent et les publics auxquels ils s'adressent.

Objectifs politiques, pédagogiques, pragmatiques

Signifier la légitimité du souverain, tel paraît être l'un des objectifs majeurs qui inspire les projets encyclopédiques impériaux, surtout lorsqu'ils sont patronnés par des hommes dont l'accession au trône s'est faite dans des conditions irrégulières – comme ce fut le cas de l'empereur Taizong des Song, ou plus tard de l'empereur Chengzu, commanditaire en 1403 de l'inégalée *Grande Encyclopédie de la période de règne Yongle (Yongle dadian)* en plus de vingt deux milles chapitres. On peut cependant déceler des nuances dans le recours réitéré à cette opération au fil des siècles. C'est ce que met en évidence J. Kurz, en comparant les modalités de composition de deux encyclopédies commanditées, respectivement, par les empereurs Taizong (r. 976-997) et Zhenzong (r. 998-1022), à quelques décennies d'intervalle, et en dégageant les buts politiques différents que ces encyclopédies entendent atteindre.

Par le fait de commanditer, entre autres, en 977, l'immense travail de compilation qui aboutira à la production du *Ce qu'a examiné l'empereur pendant l'ère de la Grande paix (Taiping yulan)*, Taizong, le second empereur des Song, inscrit son règne dans la lignée des gouvernements légitimes qui, depuis la dynastie des Han, ont fait leur l'idée que l'écrit et le savoir étaient une affaire d'État et qu'ils étaient indissociables du pouvoir. En imitant les efforts réalisés par les empereurs Tang dans le domaine littéraire, Taizong se posait donc en héritier intellectuel légitime et reliait la nouvelle dynastie à l'ancienne. Il faisait encore mieux, tant le volume final de la composition et le nombre de livres à compiler dépasseraient les encyclopédies prises pour modèle. Le projet, lancé par Taizong peu après la réunification de l'empire, intégrait à l'équipe éditoriale les intellectuels du sud restés à l'écart du nouveau régime jusqu'aux années 970. Par ce biais, Taizong conférait au projet éditorial une seconde signification politique, puisqu'il manifestait ainsi également sa qualité d'empereur ayant accompli la réunification de l'empire. Par contraste, la seconde encyclopédie qu'étudie J. Kurz ici, *Modèles tirés des Archives (Cefu yuangui)*, commanditée par le fils de Taizong, l'empereur Zhenzong, dans la perspective de constituer un guide pratique de gouvernement, entend atteindre un objectif différent : montrer à une élite lettrée dont

l'ascendance sur la vie politique se fait de plus en plus sentir que l'empereur est bien le chef suprême du pouvoir politique. Dans les deux cas, il est intéressant de noter la fonction affichée de ces ouvrages comme archives, instruments de gouvernement.

Si pareilles encyclopédies ne disparaissent pas de la scène littéraire chinoise, puisque la *Grande Encyclopédie de la période de règne Yongle* (*Yongle dadian*) du xv^e siècle, la *Compilation des livres anciens et récents* (*Gujin tushu jicheng*) ou encore la *Collection complète de livres des quatre magasins* (*Siku quanshu*) du xviii^e siècle attestent l'extrême vigueur des empereurs Chengzu, Kangxi ou Qianlong à s'inscrire dans cette longue lignée de patronage impérial des savoirs, les encyclopédies impériales cèdent malgré tout le pas, à partir du xi^e siècle, aux encyclopédies privées, publiées non plus par des presses gouvernementales, mais par des éditeurs commerciaux. Certes, les encyclopédies privées existent déjà avant cette date. Mais leur nombre augmente considérablement par la suite, au rythme même auquel croît le nombre des candidats à la carrière publique : comme le rappelle H. De Weerdt, de 20 000 au début du xi^e siècle, ils passent à 400 000 au milieu du xiii^e siècle. C'est pour faire face à la demande et à la rareté des écoles que les professeurs se lancent désormais dans la compilation de leurs propres encyclopédies. L'objectif pédagogique y est clairement exprimé : ces encyclopédies portent sur les matières des concours impériaux et chaque entrée est maintenant divisée en deux parties. La première réunit des citations de sources sur le sujet en question, tirées en général des classiques, des grands maîtres ou des histoires dynastiques et classées le plus souvent par ordre chronologique, tandis que la seconde partie les explique. H. De Weerdt peut même avancer l'hypothèse qu'une partie de ce matériel, les citations, a pu servir de support écrit à l'exposé oral.

Ce type d'encyclopédie perdurera jusque sous les Ming, mais il coexistera alors avec des encyclopédies plus hybrides, qualifiées aujourd'hui d'encyclopédie d'utilisation quotidienne, qui sont le fruit d'une double évolution : l'augmentation, sous les dynasties Yuan et Ming, des hommes lettrés, d'une part, et l'extension d'une imprimerie bon marché, d'autre part. Cet imposant réservoir de lettrés, titulaires, pour certains, de postes dans l'administration publique, candidats recalés des concours ou titulaires d'un grade mandarin qui ne donne pas accès à la carrière publique, pour d'autres, prépare et fait imprimer des collections de fragments, glanés au cours de leurs lectures, qu'ils destinent à une audience devenue très large. Si certaines encyclopédies continuent à s'adresser à la future élite, en se limitant aux matières des concours, d'autres, facilement identifiées par des sommaires plus longs, incluent des sujets très pratiques qui ne sont nullement en relation avec

les examens, et touchent un public comptant de plus en plus de personnes capables de lire et à l'affût d'informations tant sur les jeux de hasard que sur les recettes médicales⁵. La même forme d'ouvrage est donc reprise pour de tout autres fonctions. Pour B. Elman, ces dernières encyclopédies, les plus fréquentes sous les Ming, défient les catégories classificatoires des encyclopédies impériales anciennes et mélangent, sans crainte, ce que le philosophe Zhu Xi distinguait pourtant clairement : l'investigation des choses, *gezhi*, d'une part, et une large connaissance des choses, *bowu*, d'autre part.

L'impact des encyclopédies les unes sur les autres et au-delà

On ne sait pas très bien quelle fut la diffusion concrète des encyclopédies impériales les plus anciennes. On ne peut en tout cas pas leur appliquer le propos de W. Bauer qui parlait, en 1966, d'une « distribution de masse » des encyclopédies en général⁶. *Ce qu'a examiné l'empereur à l'ère de la Grande Paix (Taiping Yulan)*, par exemple, transféré dans la librairie impériale où seuls l'empereur et ses officiels pouvaient y avoir accès, semble avoir été inaccessible au commun des mortels jusqu'au XI^e siècle⁷. Après une analyse des catalogues des ouvrages possédés par des particuliers, J. Kurz émet ici l'hypothèse qu'il faut attendre près d'un siècle pour que cette encyclopédie figure dans les rayonnages des bonnes bibliothèques privées. L'essor de l'imprimerie assure aux textes anciens et plus contemporains une diffusion plus large. Ainsi, l'encyclopédie du XII^e siècle dont traite H. De Weerd, *Explications détaillées des institutions au travers des âges (Lidai zhidu xiangshuo, 1181)*, est connue et citée comme référence par des pédagogues du XIII^e siècle.

Tout en se développant et en se diversifiant, les encyclopédies privées des Song gardent l'empreinte des encyclopédies impériales anciennes. Tout d'abord, la modalité d'écriture reste la collection d'extraits de textes préexistants. De plus, la classification des savoirs se fait en grande partie en conformité avec la taxinomie retenue par les projets encyclopédiques impériaux. En dépit d'une circulation limitée avant l'essor de l'imprimerie, on constate donc que les catégories selon lesquelles sont organisés les fragments sont reprises d'un type d'encyclopédie à l'autre : la trilogie, ciel et éléments célestes, terre et notions géographiques, homme et activités humaines, autour de laquelle s'ordonnent les sections de la première encyclopédie qui ait subsisté, restera un ordonnancement plus ou moins commun à beaucoup d'encyclopédies générales⁸. Enfin, les extraits qui composent une encyclopédie sont souvent repris d'une collection à l'autre. Les encyclopédies anciennes constituent donc non seulement un réservoir important d'informations

faisant autorité, qui sans elles, nous l'avons vu, auraient parfois disparu, mais elles sont aussi valorisées pour le modèle de classement des connaissances qu'elles utilisent. Pour reprendre l'exemple examiné ici par H. De Weerd, la comparaison de l'encyclopédie impériale sur le gouvernement commanditée par l'empereur Zhenzong, *Modèles tirés des Archives* (*Cefu yuangui*, 1013), avec l'encyclopédie à destination des candidats aux concours impériaux qui traite tout particulièrement de l'histoire des institutions, *Explications détaillées des institutions au travers des âges*, montre que la sélection et la classification des sujets sont proches, même si cette dernière, comptant seulement quinze chapitres là où la première en comptait une trentaine subdivisée en un millier de rubriques, y apparaît comme une version simplifiée. La classification dans les encyclopédies pédagogiques des XII^e et XIII^e siècles, qui s'inspire donc de celle des projets plus anciens, reflète par ailleurs, comme le souligne H. De Weerd, celle que les enseignants conseillent à leurs étudiants pour organiser systématiquement leur prise de notes.

Or, l'article de Fu Daiwie met précisément en lumière comment ce sont les étudiants ainsi formés qui portent l'expansion d'un genre littéraire adjacent aux encyclopédies : les *biji* ou « Notes au fil du pinceau ». Œuvres le plus souvent de lauréats des concours qui occupent des postes très variés dans l'administration publique de l'empire, ces « notes », et tout particulièrement celles qui traitent d'un ensemble de savoirs assez large, vont à leur tour partager la taxinomie des grands projets encyclopédiques impériaux. À ce qu'avance Fu Daiwie, ces types de *biji* peuvent être classés en deux catégories : ceux qui reprennent la taxinomie de l'encyclopédie *Ce qu'a examiné l'empereur à l'ère de la Grande Paix* (*Taiping yulan*) et ceux dont le mode de classement évoque plutôt les catégories incarnées par une autre grande encyclopédie impériale des Song, les *Notes étendues de l'ère de la Grande Paix* (*Taiping Guangji*).

Cependant, la classification des extraits qui préside à la production des encyclopédies n'est pas seulement importante pour les catégories qu'elle diffuse par le biais de l'enseignement. Elle induit également des pratiques de savoir. En particulier, cette modalité d'écriture promeut ce que H. De Weerd propose de nommer une « mentalité d'archive ». Pour les lettrés des Song, écrit-elle, « réfléchir et écrire sur le gouvernement ou gouverner sont des activités qui doivent se baser sur des antécédents répertoriés par les sources ». Comme le montre B. Elman, c'est selon les mêmes pratiques de collecte et de classification des écrits que se déploiera sous les Ming l'entreprise de connaissance qu'attestent les *leishu*, même si elle s'ouvre à de nouveaux domaines de savoir.

En somme, l'ensemble des continuités mises au jour pour la période Song

reflète une réalité institutionnelle: les collections impériales émanent de l'administration de l'État, dans laquelle le public des encyclopédies privées aspire à entrer, et le système des examens contribue à diffuser ces modèles de pratique et d'organisation des connaissances. Par suite, dans la mesure où ce sont également les fonctionnaires et autres candidats qui composent la population des auteurs de «Notes au fil du pinceau», on comprend que la prise de notes des lettrés se fasse encore l'écho des classements des encyclopédies anciennes. S'intéresser à leurs catégories, comme Fu Daiwie nous y invite ici, c'est se pencher sur des rubriques qui fournissent leur cadre aux pratiques et aux échanges de savoir. On retrouve une conclusion valide pour d'autres contextes, même si elle se présente ici selon des modalités spécifiques: l'institutionnalisation de l'enseignement et des examens amène à la constitution non pas tant ici de «disciplines» que de champs de savoir qui organisent la vie intellectuelle plus largement. Elle promeut enfin des manières de travailler dont l'impact reste à évaluer.

Écrire par extraits du passé, reproduction inchangée des savoirs ?

La continuité de fond que nous venons d'esquisser ne doit cependant pas masquer les transformations qui s'opèrent dans la texture, la teneur et, partant, la signification des encyclopédies au fil des siècles. Les articles réunis ci-après révèlent un certain nombre de modalités selon lesquelles, loin qu'on ait affaire à une reproduction inchangée des savoirs, des changements s'insinuent alors même qu'on procède par compilation de textes anciens.

Il faut tout d'abord y insister: la stabilité d'ensemble de la classification des savoirs est modulée par des modifications qui peuvent intervenir dans les rubriques elles-mêmes. Ainsi J. Kurz montre qu'entre le *Taiping yulan* et les encyclopédies qui lui ont servi de modèle, de nouvelles catégories ont été ajoutées à l'ancienne taxinomie, comme le bouddhisme et le taoïsme, ou encore les barbares. De plus, une catégorie ancienne a pu se diviser en plusieurs rubriques distinctes. Tel est le cas de la section «médecine, encens et plantes» que l'encyclopédie Song scinde en trois catégories individualisées. Pour J. Kurz, ces modifications, si ténues soient-elles, reflètent l'intérêt particulier que l'empereur Taizong porte aux affaires religieuses et à la médecine, comme la prise de conscience du fait que l'empire chinois fait partie d'un monde plus large, dans lequel des voisins sont susceptibles de perturber la stabilité de l'empire. C'est en revanche un véritable bouleversement de l'ordonnement que décrit H. De Weerd au moment où le mouvement néo-confucianiste sera monté en puissance. On pressent tout l'intérêt que pourrait revêtir une étude systématique de ces

classifications et de leurs évolutions.

Sur un autre plan, ces modifications se font l'écho d'une évolution dans les sources auxquelles il est loisible de puiser. H. De Weerdt montre, pour sa part, que si les encyclopédies privées s'influencent les unes les autres, la réactualisation des connaissances reste possible. Elle est même encouragée par l'imprimerie commerciale, qui explore tous les moyens de mettre à jour les ouvrages proposés sur le marché. Ce mouvement de fond va de pair avec l'apparition de nouveaux formats d'édition, qui, en particulier, proposent de nouveaux outils de circulation, lesquels transforment les conditions de la consultation de ces ouvrages de référence. La sérialisation, notamment, qui permet d'imprimer une œuvre complète en plusieurs temps, offre la possibilité d'introduire de nouveaux sujets, des argumentations différentes, ou de se faire l'écho de nouvelles discussions, au risque de déstabiliser les classifications de savoir retenues par les encyclopédies impériales. S'appuyant toujours sur des extraits de sources canoniques, les encyclopédies commerciales intègrent, peu à peu, un corpus beaucoup plus large de textes. En introduisant ainsi dans le matériau de référence, comme le montre H. De Weerdt, l'œuvre de Zhu Xi, les encyclopédies adoptent et contribuent à imposer l'agenda épistémologique orthodoxe des Song, «l'investigation des choses et l'extension de la connaissance», dont on retrouvera un écho dans les collections Ming étudiées par B. Elman. Là encore, il reste à mieux comprendre les logiques qui ont présidé à l'évolution des corpus d'œuvres auxquelles les encyclopédies successives ont puisé.

Enfin, la contribution de Chu Pingyi dégage d'autres biais par lesquels l'écriture par compilation de textes antérieurs véhicule de nouveaux sens. Ce dernier insiste en effet sur la manière dont le paratexte – titres, préfaces, colophons, résumés⁹ – aussi bien que les listes d'auteurs et d'éditeurs impriment à l'écrit cité une portée différente et il souligne comment, réinséré dans un réseau qui n'est pas celui dans lequel il a été composé, ce texte peut prendre une signification nouvelle. Dire que ces éléments peuvent faire sens, c'est également dire que leur écriture est partie prenante de l'activité de rédaction qui produit les encyclopédies. La démonstration de Chu Pingyi s'appuie sur l'exemple des *Traité calendériques du règne de Chongzhen* (*Chongzhen lishu*), une compilation commandée par l'empereur Chongzhen à partir de 1629 à une équipe composée de lettrés chinois et de jésuites européens dans le but de traduire un corpus de textes mathématiques et astronomiques importés d'Occident. Simple archive produite par le système bureaucratique comme outil de travail pour la réforme du calendrier, l'œuvre prend différents titres au cours du XVII^e siècle et se verra associée à des ensembles d'éditeurs différents, en fonction de la nuance plus ou moins

religieuse, occidentale, que les promoteurs des rééditions veulent imprimer à un livre qui exerce alors une grande influence dans les milieux préoccupés de mathématiques et d'astronomie en Chine. Une fois intégré dans la supra compilation de la *Collection complète de livres des quatre magasins* (*Siku quanshu*), ce projet encyclopédique impérial entrepris à la fin du XVIII^e siècle, alors même que cette collection gigantesque ressort de l'oubli des textes mathématiques et astronomiques chinois anciens, le *Chongzhen lishu*, désormais réintitulé *Traité mathématiques selon les nouvelles méthodes* (*Xinfa suanshu*), y apparaît comme la composition de différents lettrés chinois des Ming. Par ailleurs, le résumé que le *Siku quanshu* attache à chaque ouvrage inséré minimise sa portée, en l'encadrant entre les textes anciens redécouverts et les encyclopédies composées plus récemment.

Tout comme le florilège qui, selon Ann Blair, « a parfois servi à diriger l'attention des lecteurs vers certains auteurs et certains passages seulement, suivant une idéologie, notamment celle de la censure religieuse », les encyclopédies chinoises sont le fruit d'une sélection et d'une réorganisation de matériaux anciens, qui peuvent parfois conduire à imposer un nouvel ordre, voire une nouvelle orthodoxie. Tel sera précisément le cas du *Siku quanshu*, pris lui aussi entre le « désir d'une exhaustivité sans manque et la nécessité d'une sélection ordonnée » que Roger Chartier diagnostique en tout projet encyclopédique. Il réservera en effet une place incongrue aux écrits de la dynastie précédente et ne retiendra des auteurs contemporains que ceux qui appartiennent au mouvement « Étude Han *Hanxue* », dont les efforts portent sur les textes des débuts de l'Empire et tentent d'y mettre en évidence les interpolations postérieures¹⁰. L'exemple révèle de plus comment toutes les opérations de réécriture d'un texte qui prélude à son insertion, et en particulier les travaux philologiques qui accompagnent parfois la composition des compilations, sont autant d'actes de « rédaction » des encyclopédies à examiner dans la mesure où ils se conjuguent tous pour imprimer aux tous leur signification.

Mais l'enquête qui se mène dans les pages qui suivent invite à aller plus loin et à bouleverser les limites qu'elle s'était données. En effet, au terme de notre parcours, on se prend à se demander si les différentes collectes qui produisent encyclopédies, archives, bibliothèques, ou musées, ne formeraient pas un *continuum* par-delà les différences matérielles que ces collections présentent en superficie. Comment les pratiques d'extraction, d'organisation et de mise en forme peuvent-elles circuler de l'une à l'autre ? Comment leur étude conjointe peut-elle les faire s'éclairer mutuellement ? Autant de questions sur lesquelles les textes rassemblés dans ce volume donnent des éléments de réponse, mais qui restent pour l'essentiel ouvertes.

NOTES

1. Cette problématique générale fait depuis 2004 l'objet d'un travail au sein de l'UMR REHSEIS, dans le contexte d'un projet financé par l'ACI «Jeunes chercheuses et jeunes chercheurs» du ministère de la Recherche et intitulé «Corpus de textes scientifiques: histoires et perspectives théoriques (Chine, Inde, Mésopotamie)». Prennent part à ce projet, dirigé par Florence Bretelle-Establet: Andrea Bréard, Karine Chemla, Catherine Jami, Agathe Keller, Guillaume Lachenal et Christine Proust. Le présent volume a été conçu et réalisé dans ce cadre. Nous avons plaisir à remercier Marianne Bastid-Bruguière, Kathaleen Brearley, Claire Akiko-Brisset, Anne Cheng, Hans van Ess, Lothar von Falkenhausen, Romain Graziani, Marta Hanson, Christian Lamouroux, Ma Biao, Emmanuel Poisson, Micah Ross, Martina Siebert et Roel Sterckx pour l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée dans la réalisation de cet ouvrage. Ann Blair et Roger Chartier ont accepté de se prêter à l'exercice de réagir à un ensemble d'articles de sinologues, et nous leur en sommes très reconnaissantes. Puisse le dialogue fructueux qui s'est noué dans ces pages se poursuivre au-delà de ce volume.
2. Fu Daiwie, «Problem domain, taxonomy, and comparativity in histories of science – with a case study in the comparative history of 'optics' », dans Cheng-hung Lin et Daiwie Fu, *Philosophy and conceptual history of science in Taiwan*, collection «Boston Studies in the Philosophy of Science», Kluwer Academic Publishers, 1993, p. 123-147, et plus particulièrement p. 135-141. Ces emplois possibles des «encyclopédies chinoises» font l'objet d'une discussion dans Hu Daojing, *Zhongguo gudai de leishu* (Les écrits classés par catégories en Chine ancienne), Zhonghua shuju, 1982, p. 22-38.
3. *Extrême-Orient, Extrême-Occident*, 25, 2003, numéro préparé sous la direction de Jacqueline Pigeot. Cet autre recueil a dégagé des problématiques qui ont inspiré notre traitement des encyclopédies ici.
4. Le lecteur peut se reporter à Wolfgang Bauer, «The Encyclopaedia in China», dans *Cahiers d'histoire mondiale*, 9, 1966, numéro consacré aux encyclopédies dans le monde, p. 664-691.
5. On pourra se reporter à l'article d'Andrea Bréard, à paraître dans le recueil préparé au sein du projet «Corpus de textes scientifiques: histoires et perspectives théoriques (Chine, Inde, Mésopotamie)».
6. W. Bauer, «The Encyclopedia in China», p. 666.
7. J.L. Kurz, «The Politics of Collecting Knowledge», *T'oung Pao*, vol. 77, 4-5, 2001, p. 289-316.
8. À titre d'exemple, le *Gujin tushu jicheng*, *Collection des livres d'hier et d'aujourd'hui*, lancé par l'empereur Kangxi, au début du XVIII^e siècle conserve cette trilogie et y ajoute les sciences naturelles, les sciences littéraires et les sciences politiques.
9. G. Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.
10. Sur l'orientation intellectuelle de cette compilation, voir R. Kent Guy, *The Emperor's Four Treasuries*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1987, et B. Elman, *From Philosophy to Philology*, Harvard University Press, 1984, 2^e édition, 2001, p. 100-106.